

Intime
Subjectivité créatrice

Publié

« La puissance de l'intime », *Extensions intimes* / sous la direction de Annie Molin Vasseur ; auteurs, Herménégilde Chiasson ... [et al.] ; artistes, Shahla Bahrami ... [et al.]. -- Saint-Lambert, Québec : Heures bleues, 2001, p. 39-50.

Intimités improbables

Réflexion sur la subjectivité et la création dans l'espace contemporain

La subjectivité créatrice

Notre situation présente est caractérisée par une diversité de stratégies de subjectivations mais aussi par une crise du sujet : la disparition des conventions, la haine des stéréotypes, l'exigence de spontanéité nous conduit à vivre la subjectivité intime comme une nudité, une fébrilité dans le rapport interhumain.

1

Sujet autogénééré	Subjectivation ouverte
Le sujet s'éprouve autosuffisant	le sujet s'éprouve comme insuffisant,
Le langage et la pensée sont éprouvés comme intériorité	inachevé, périphérique
L'intime comme expérience de la profondeur	Le langage et la pensée sont une extériorité partagée
Dans l'identité	L'intime comme tension sur une surface, figure dans un imaginaire
Moi=Moi, nous vérifions une immédiateté à soi	Le sujet est toujours médiatisé dans son rapport à lui-même.

Nous avons renoncé au sujet archaïque, pour lequel la découverte du monde est simultanée à une révélation de soi. Aujourd'hui, la connaissance scientifique du monde n'affecte pas le sujet qui reste inchangé. Il semble acquis que la clarté à soi, comme terme de la méditation, est une promesse d'éclaircissement du monde. Nous avons conçu l'intime comme espace circonscrit et autonome, qui connaît ses événements (qui sait quand il pense et ce qu'il ressent), à l'abri des perturbations et tremblements issus de sa fondation corporelle, sociale et historique. Mais il nous apparaît d'ors et déjà que cet espace mental est troublé et déformé, il épouserait la forme (les tensions) de l'espace social-historique et culturel multifolié qui le sous-tend. Le rapport à soi est infléchi, dans sa dépendance envers une multitude de médiations.

1

Entre le sujet mythique auto-déterminé, et l'assujettissement total de l'être objectivé comme « sujet » par un système, il faut trouver une position médiane qui offre la latitude de rêver sa vie. Il faut retrouver la subjectivité créatrice comme latitude fantasmagorique de se fictionner et d'incarner ses fictions. Qu'est-ce que la subjectivité médiane (créatrice) : s'accompagner soi-même, se donner un projet de soi-même. Latitude de celui et celle qui peuvent se choisir une destination.

Subjectivité centrée Auto-réflexion Sujet	subjectivité médiane s'auto-fictionner auto-subjectivation	déterminisme total assujettissement immersion et dissolution
---	--	--

La subjectivité centrée a confisqué une fois pour toute la subjectivité créatrice, celle qui permet de s'inventer une vie. L'invention du sujet est négligée au profit d'une affirmation tautologique de la conscience où l'auto-donation d'une pensée est simulée. Le fondement inconscient, culturel, corporel, - qui a joué dans la formation du moi et qui a contribué à l'édification d'une expérience de l'intime, est d'autant plus occulté qu'il semble que l'invention de soi aura été jouée une fois pour toutes. Nous croyons notre intimité une expression de notre souveraineté. Mais l'individu ne se donne le droit de ce retour sur soi, de rentrer en lui-même, que de rejouer une fête tragique, initiatique et auto-phage. Il ne s'appartient de nouveau que d'apercevoir qu'il a déjà été sacrifié.

La problématique de l'intime se situe entre deux extrêmes. Avec d'un côté un idéal de transparence à soi, et de l'autre côté le contrôle de ce que nous abandonnons au « public ». Le don de soi où l'on se découvre une humanité, a pour corrélat la déshumanisation du monde qui nous entoure. Notre idéal de transparence, c'est-à-dire de clarté et de coïncidence avec soi dans l'intimité de nos pensées, a pour corrélat un ordre théologico-politique centré qui constitue par avance un modèle de l'espace mental qui émerge. L'espace mental (tel qu'il peut se radicaliser dans une organisation paranoïaque) serait premier et surdéterminerait l'espace social ?

Le fait de se trouver dans un monde objectif, dans un corps réel, semble nier toute valeur à la subjectivité créatrice d'une invention de soi. Et pourtant c'est cela le destin : posséder le pouvoir de se fictionner et d'incarner ses fictions, — de découvrir chemin faisant que nous sommes constitués de force, de tensions, d'oppositions. Alors que le sujet centré n'est qu'un fantasme sans existence sinon dans ses effets. L'invention de soi n'est pas une comparution devant un tribunal de vérité (on ne peut échapper à soi-même au plus intime), afin de se forger une existence morale dans le sentiment de sa dignité, - c'est plutôt se reconnaître comme seul juge de la valeur de ce qu'on vit, de l'intérêt des buts poursuivis, du succès de la démarche, de la plénitude trouvée.

C'est ainsi qu'il faut entreprendre une **généalogie du sujet**, le faire remonter dans son origine : retrouver les processus d'inscription et de sublimation dont il dépend, découvrir que l'original provient des copies, que l'identité à soi provient d'un système de différences, que le point de vue spatial pur provient d'une translation infinie où la vision de l'être est toujours différée. Il faut entreprendre

cette généalogie pour se constituer ensuite comme **sujet généalogique** fait de forces, d'expériences et de tensions. Car le sujet généalogique se définit à partir de ses œuvres, de ses pratiques et de ses stratégies, de ses luttes et de ses résistances, dans un monde de déterminations

Le sujet médian

La raison, et son sujet raisonnable, son intimité bien ordonnée, nous aura épargné le vertige que ne manque pas d'éprouver une pensée entièrement soumise au rapport analogique où la conscience se ressent des états du corps et, plus que cela, se ressent des états du monde. Le monde est transformations et le corps est flux. La conscience, bien qu'elle soit « irriguée » par le corps et le monde, ne veut connaître que ses événements. C'est une chose si bien acquise, si bien ancrée, que l'on croit que c'est la seule conscience qui peut naître de nos cellules. La conscience serait ainsi une plage d'événements autonome, dont les événements se connaîtraient eux-mêmes, — ils s'arrachent au vertige analogique pour tomber dans le vertige tautologique : dans une immédiateté à soi qui reste vide. Aujourd'hui la certitude du fait de penser ne présume plus du contenu de la pensée. L'expérience de l'intime ne renforce pas l'identité.

On aura remarqué ainsi que la perpétuation du Même est dangereuse lorsqu'on ne voit pas que le Même et une d'emblée une réaction (crispation, tétanisation, ressaisissement) au rien. L'intime est une réaction à l'altérité, au chaos ? Le Même se régénère de se confronter continuellement à l'Autre. La perpétuation du Même sans cette épreuve réinventée, conduit à un étouffement. Nous ne devons pas oublier que notre rapport à soi le plus intime constitue une réaction contre une altérité dont on n'a plus l'idée, et qui en reste, pour une part, l'impensé. Que la latitude donnée d'un espace intime s'est constitué dans une ruse avec soi, quand le désir de conscience est devenu conscience effective. La conscience s'est piégée elle-même, afin de s'enfermer en elle-même, elle s'est prise au « je », à l'écart de tous les mouvements du monde.

Dans nos démarches artistiques nous tentons de penser une **subjectivité médiane**. Soit le sujet non pas comme retrait dans l'absolu de sa pensée, dans la citadelle inexpugnable de sa vie intime, mais comme déprise de soi qui permet l'auto-accompagnement, comme réinvention de l'autre et de sa proximité qui permet l'auto-fictionnement. Alors on peut approcher la subjectivité non pas comme expérience du retrait dans une intimité inviolable mais comme oscillation entre le sujet centré (abstraction) et une expérience fusionnelle. D'une part le sujet centré dont on fait tant de cas ne peut se réaliser comme tel. Le retrait narcissique ne rencontre pas le corps propre comme objet viable. D'autre part, la subjectivité fusionnelle apparaît également irréalisable. Le centré et le fusionnel, sont avant tout les pôles de l'espace intime tendu entre la crispation rationnelle et le gouffre mystique, entre l'auto-connectivité et la pan-connectivité

La pan-connectivité est un désir de connexion et de participation à toute chose. Elle prend une forme très différente s'il s'agit d'une fusion avec la Nature ou d'une abdication de toute individualité devant une Société érigée en assemblée de juges. Dans l'expérience fusionnelle, le sujet est porté par le débordement, il est

lui-même en excès. Les technologies de la communication offrent de nouveaux avatars de la dépropriation de soi.

L'auto-connectivité insiste sur ce qui semble aller de soi : le rapport immédiat à soi, quand l'expérience intime serait naturelle. Or ce rapport ne saurait se réaliser que chez un être désincarné, dans la plus totale abstraction de soi. L'intime apparaît comme le fantasme de la pure coïncidence à soi, que ce soit par les soins du corps ou par une nudité psychique, dans un rapport à soi d'autant plus authentique que vide, d'autant plus fondateur que fantasmé. Le moindre émoi nous rappelle que la coïncidence à soi ne saurait s'accomplir, où nous sommes toujours aliénés : l'affect nous renvoie à une altérité de soi. Pourtant nous sommes portés à prêter à autrui cette coïncidence, à lui supposer l'auto-connectivité d'un être intimement lié à lui-même.

Le sujet se ressaisit comme pôle d'un espace intersubjectif, il se vit comme un multiple d'expériences et de désirs, de croyances et de rôles. Il polarise ce champ en plaçant à l'autre extrémité de lui-même un idéal de suffisance, d'autonomie et de reconnaissance de soi : c'est le sujet excentré qui tend à se donner des modèles extérieurs, qui attend d'autrui le droit d'exister (Kafka). Pourtant, le plus souvent, autrui ne se manifeste que pour le lui enlever. Tandis que le sujet inc centré se définit par une auto-donation désincarnée, qui ne se réalise que dans la pensée, une auto-donation toujours confisquée, ou encore détournée, par un idéal circulaire de l'accord intime de soi à soi. Par opposition, la folie se définit comme désaccord préalable et profond avec qui on est, avec ce qu'on fait.

Dans l'auto-donation de soi à soi, l'individu se donne un projet de vie et une loi pour le réaliser. À se donner à lui-même ses contraintes, il crée sa liberté. Ainsi le **sujet médian**, créateur, se rêve sous un certain jour et continue de se rêver lorsqu'il est éveillé (T.E. Lawrence). L'intime se fait sentir par le trouble, le sang fait irruption dans le tête, de micro-séismes affectifs criblent le discours. Qui ne se trouble pas avec la résurgence de l'intime peut affirmer de nouveau le contrôle de soi comme le fondement d'un contrôle du corps social.

L'immédiateté à soi est imaginaire, cet imaginaire de l'intime s'inscrit dans un espace symbolique qui détermine le jeu des identifications. Le leurre d'une immédiateté de la pensée est corrélatif du leurre de l'immédiateté du sujet à son corps : se pencher sur son corps comme sien. Comment pouvons-nous « cacher » nos parties intimes si nous ne les avons jamais vues ? Elles seraient si profondément intimes : retranchées de nous-mêmes.

On ne saurait parler d'états internes qui ne soient par avance différenciés et ressaisis dans un code, on n'en parle qu'à s'inventer un langage, qui aurait une réelle efficacité symbolique, pour se dire à lui-même ses états. Pourtant chacun croit se constituer comme **ipse** pour lui-même, à la fois sol-ipsiste et ouvert dans l'indifférenciation d'un trop-plein pulsionnel. Croyant ainsi toujours reconnaître un appel lointain dans le chaos : un appel qu'il s'adresse à lui-même, rappel d'une complicité intime avec le Dehors. Alors nul besoin de se confronter au chaos pour réinventer l'ordre, se confronter à l'autre pour se découvrir comme Soi : on perpétue la vérité de notre existence dans le retrait intime. L'intime est la face

cachée d'une courbe planétaire. Comment le connaître sans faire état du visage de l'homme lorsque celui-ci est toujours tourné vers son attracteur principal, son soleil : la société.

Le Même est d'emblée un rapport à l'Autre. En effet, la reproduction du social requiert une irruption constante de l'autre, de l'indifférencié, de l'inconditionné. Irruption qui oblige un renouvellement des codes, une redéfinition de la culture. Ce rapport à l'Autre n'est pas joué une fois pour toutes, il se rejoue dans chaque phrase, dans chaque œuvre, comme parcours dans le Même, un sillon plus grave, d'inscrire un rapport à l'indicible, à l'irreprésentable, — et donc aussi à la forme du dicible. L'indéterminé que recèle l'intime conserve la promiscuité de l'Autre. L'œuvre inscrit l'invisible à délinéer la forme du visible.

L'intime reconduit à la vulnérabilité de l'enfant qui **est** ce qu'il ressent. Qui n'est pas cet être neutre, anesthétique, distinct, qui reçoit superficiellement la coloration d'un sentiment, d'une sensation. En fait la personne est une machine analogique, traversée par des variations, modifiée par ses états, chez qui comprendre, ressentir, se souvenir, etc. c'est se mettre dans certains états. On croit que la personne, enfin reconnue comme succession d'états et expérience de transformation, saurait directement induire des états chez autrui. Je crois être ainsi en connexion directe et analogique avec l'autre. Mais en fait il faut toujours un détour par un code, un prétexte qui repose sur des conventions. Il s'agit, pas ses états propres, d'orienter l'autre vers lui-même. La compréhension est auto-orientation. Mais cela ne peut se faire directement. Peut-on dire qu'une modification interne (exemple : je perds de la chaleur), saurait modifier les états de quelqu'un ou de quelque chose d'autre ? Cette simultanéité d'un rapport à soi, dans lequel on se met dans (tous) ses états, lorsqu'elle induit un rapport à soi chez autrui : l'intime.

Le sujet de l'illusion

S'il nous faut maintenant définir ce qu'est le privé : ce sur quoi l'on a le droit de se taire, mieux encore : sur ce quoi on a le droit de mentir, de projeter des images écran. Pour protéger la frontière entre le public et le privé ? Du côté du public nous avons une obligation du vrai, et du côté privé la latitude du faux, du « comme si », de l'imaginaire. Mais, par exemple, s'il s'agit de protéger une autre vie, très privée celle-là aussi, — peut-on dissimuler un risque de contamination au VIH ? Nous ne sommes pas dupes pour autant, nous découvrons bientôt que l'obsession de la vérité dans le public n'est pas innocente, elle sert d'autres fins (divertissement, diffamation, ...), - elle ne procède pas uniquement d'un culte de la vie, quand on voudrait s'assurer que la vérité sauve la vie et que le faux entraîne la mort.

La libéralisation des mœurs nous offre une plus grande liberté mais au prix d'une obligation de *tout-montrer*. Avec les tabous disparus, on ne parvient plus à justifier la coupure entre le privé et le public, les projecteurs et la caméra sont entrés dans la chambre à coucher. Si c'est permis donc c'est montrable, si c'est montrable il faut le montrer pour faire la preuve que c'est permis.

Nous avons un jeu de la vérité avec soi. Avec la première vérité (méditative) ce qui parle en moi et ce qui l'entend est une seule et même entité, c'est encore moi-même. Celui qui ment aux autres ne peut manquer de se mentir à lui-même. Celui qui se possède lui-même ne peut manquer d'exercer une autorité sur les autres. Avec la deuxième vérité (analytique), la vérité de l'individu ce n'est pas ce qu'il pense de lui-même, l'expérience qu'il fait de lui-même, mais ses pulsions objectives. Ainsi votre intelligence, votre beauté, votre séduction, ne sont que des indices de codes (génétiques, culturels, ...) . Mais là encore c'est un régime de la vérité, quand la vérité est désormais la dépossession de soi de s'éprouver sujet de désir. La troisième vérité (déconstructionniste) opère dans l'épaisseur d'un système de convention, et donc par le relais d'un langage de l'artifice. Lorsqu'on peut, par ce que l'on laisse entendre, par ce qu'on laisse entrevoir, construire une figure ayant quelque relief, qui s'appelle l'intime.

Aujourd'hui, l'obligation frontale qui nous est imposée de se montrer comme nous sommes, nous renvoie à l'absence de tout langage pour effectivement **se dire**, — et se disant **s'inventer**. L'exigence de spontanéité nous confronte à notre incapacité de trouver un langage pour dire notre spontanéité. Elle fait de nous des êtres vides, qui doivent recourir à des simulacres de spontanéité. Voilà le paradoxe le plus répandu : l'exigence du vrai nous oblige au faux. C'est la puissance du vrai, de toujours nous prendre en défaut, de nous rendre plus vulnérable aux exigences d'un public qui veut tout voir. Comment loger son innocence dans le repli d'une honte de se montrer.

Pourquoi cette exigence d'authenticité : parce que nous nous méfions de tout, nous avons une désillusion envers tout. Nous recevons toute détermination qui prendrait sa source ailleurs que dans l'individu comme inauthenticité. À cette époque où il faut tout dire avec le sourire tout azimut, il faut éviter de laisser paraître une schize assertorique/fébrile, blindé/vulnérable. Quand une personne soupçonne que sa vérité serait mise en doute, que sa spontanéité paraîtrait plutôt conventionnelle, façade, artifice, ... elle subit un affaissement, elle éprouve le besoin de se ressaisir dans une colère, de surmonter sa fébrilité dans une rage. Intensité orageuse qui creuse l'intime.

Derrière le masque il y a un autre masque, derrière la façade il y a le vide : au fond, il n'y aurait que le mensonge à soi, l'illusion sur soi. La « vérité » du sujet de l'illusion ce n'est donc pas le caractère inébranlable de sa conscience morale (il saurait pour lui-même ce qui est bien ou mal, quoi que les autres disent), ce n'est pas non plus la sexualité qu'il ne peut cacher, mais l'ambition et le leurre d'être quelque chose

Nous voulons sauvegarder la vérité, nous en avons fait l'auto-fondation d'une conscience morale, le conciliabule intime au fondement de notre existence. Mais elle est aussi une pulsion sexuelle irrépressible, une vérité corporelle qui déjoue toutes les feintes, une nature qui nous échappe, une réalité qui nous excède. Elle est tout cela comme mensonge envers soi-même qui serait constitutif de notre être.

Le public est une exigence de vérité qui attaque notre repli dans le mensonge. Mais le droit de tout dire, le droit de tout faire, tout cela a un prix : ces droits sont

assortis de l'obligation de tout montrer. Nous entreprendrons de ne rien celer, mais nous serons cités hors contexte, nos propos seront utilisés contre nous, nous serons mis au pilori de notre paraître. La tyrannie de l'intimité c'est l'obligation de livrer son intimité sans réserve. L'intime ne peut se placer sous le signe de l'obligation : l'intimité qui se soumet à l'exigence du public n'est que figure. Nécessité d'une mise en scène de soi qui permet de faire rôder dans les coulisses la figure monstrueuse de l'intime, qui permet de soumettre à notre décision la possibilité d'une divulgation et d'un partage.

Se réfugier dans l'intime, c'est se retrancher de l'espace public comme production de l'actualité, comme construction de la réalité, comme théâtre du politique, comme reproduction du conformisme ... Dans la caverne, il ne suffit pas d'inverser les images (le théâtre chthonien de l'intime contre l'éblouissement du ciel) dès lors que nous venons à soupçonner qu'elles sont le résultat de manipulations. Ce qu'on pense, ce qu'on dit, ce qu'on croit être, ... toutes ces ombres ont pour but de favoriser une certaine forme de vie, celle-là même qui nous retient dans la caverne et nous asservi à regarder toujours la même paroi. Voilà ce qui est manipulé : la vie.

Enfermés dans une *camera obscura*, nous ne saurions substituer le plein illuminé au creux de l'ombre, nous ne saurions substituer une image plus vraie à une image fautive, — sans s'interroger sur ce qui a façonné l'image, ce qui la manipule et **ce qu'elle manipule**, ce qu'elle façonne en retour. Le sujet médian, à la fois noble et bas, il sait qu'il participe déjà de toutes les impostures, ce qui lui permet de poser un **geste** devant l'illusion, quand il ne prétend pas restaurer la vérité, quand il tente plutôt de vivre **avec** cette illusion. Lorsque tout est mensonge je renonce à l'absolu. Je ne prétends pas arrêter le jeu de la copie, la dérive du simulacre. Je tente plutôt de devancer l'illusion et d'en désigner l'ailleurs.

Chacun peut alors se dénoncer lui-même comme artifice, découvrir à quel point il participe malgré lui à l'illusion la plus répandue de son temps, et admettre son incapacité de reconnaître un univers moral différent du sien (I. Berlin). Certes, nos valeurs sont des repères importants de notre vie morale, mais la reconnaissance de la différence de l'autre doit précéder cette légitimation de soi.

Comment revendiquer la candeur de l'enfant, de l'animal, — du chiot trop facilement distrait par la balle ? Et dans cette naïveté soutenue, dénoncer le monde comme théâtre frénétique ? Le sujet médian, comme *mensch*, voit le monde comme théâtre de la toute puissance de l'imaginaire, en repère les mécanismes symboliques et conserve tout à la fois une distance : je suis content de vous offrir le spectacle de mon intimité en cette période où l'attention pour le sport s'est relâchée, où les débats politiques ne parviennent pas à vous intéresser.

Dans un monde où tout est faux, on ne peut prétendre être vrai, même en face de soi-même. Dans un monde où tout est fou, nous sommes intimement aliénés à nous-mêmes, sans jamais le soupçonner. Le sujet ne peut se fonder lui-même (par un discours, une specularité, une œuvre), son rapport à soi n'est que repli dans le tissu général : lorsque je me parle, c'est en fait la société qui parle, elle se parle à elle-même en chacun. La résistance permet une expérience de soi (Foucault) mais

ne fonde rien. Le sujet de l'intime est cette expérience, résultat d'une friction, d'une résistance, d'une expérience de l'adversité, — où l'on paye de sa personne. Car le code se nourrit de l'humain dont il donne la représentation.

Plus de vérité ou plus de réalité

Nous désirons en premier lieu une mise en lumière du monde où celui-ci apparaît dans sa vérité — et non pas dans un théâtre de représentations que nous nous en donnerions. Nous sommes prêts à tout sacrifier sur l'autel de la vérité, dès lors que la vérité est tout, sans voir que nous devons donner davantage, que nous participons déjà de près à la constitution de cette réalité. Ainsi notre corps participe de toute chose, autrement la réalité devient un cadavre trop lourd. Le cérébral souffre de la portée du malentendu, de l'erreur, de l'absurdité, — tout en restant persuadé de bien se comprendre lui-même. Pourtant, dans sa méconnaissance de soi, il participe déjà à l'auto-compréhension du monde par lui-même. Dans son désaccord intime il participe déjà à l'accord du monde avec lui-même, sans lequel le monde ne serait pas le monde. Ainsi le peut :

Produire un théâtre ultime, que je crois réalité dénudée, où tous les autres théâtres seront mis en abyme	Exposer ce théâtre comme théâtre, donner l'évidence de la part de la fiction dans nos vies.
Cette réalité ultime où je projette à mon insu mes désirs et croyances, sert à me cacher à moi-même mes désirs et croyances.	Je renonce à toute vérité personnelle ou universelle. Je ne cesse de me rapporter à moi-même dans une fiction, pas qu'une seule, dans un auto-fictionnement permanent.
J'affirme ma vérité, mais je n'ai «que» raison et reste - à mon insu - dépendant des autres pour affirmer ma vérité.	

Reconnaître la part de la fiction, faire place au jeu des représentations : le sujet renonce à sa fondation imaginaire, il fait bientôt corps avec le langage lui-même, avec l'étendue du réel que celui-ci déploie. Il découvre que son intimité est déjà dans le monde. Chacun est alors parlé par le langage (celui de tous, ses idiomes culturels), pensé par la pensée, tout comme il n'advient à l'existence que de participer d'un jaillissement de l'Être. Il préfère s'identifier à son époque, participer à son siècle, être de son temps, — dans ses tensions comme ses aberrations, dans ses bouleversements comme ses espoirs. Il veut incarner ce siècle, il explore les langages dans lesquels une configuration du temps peut se montrer. Il vise la réalité davantage que la vérité. L'expérience du réel, quand bien même confuse et obscure, lui importe davantage qu'une vision exhaustive et ordonnée. Les ayant traversé, il veut échapper aux représentations, pour rencontrer une vie plus réelle, s'engager davantage dans la condition humaine.

L'artiste ne veut pas tant dire les choses que, par ce qu'il fait, les laisser se montrer. Il tend à se constituer, lui-même et son œuvre, comme symptôme . Il veut se mettre à la place des autres et à se projeter dans les situations matérielles de façon à s'identifier à son monde immédiat : ce monde-là c'est moi, je suis mon monde : démarche qui ne se laisse pas enfermer dans un projet d'auto-légitimation. Quand

il s'agit de réinvestir son monde et d'y affirmer son destin comme intimité retrouvée du monde.

Avec l'écriture, il ne s'agit pas de se recentrer sur le moi, dans une auto-légitimation interminable et douloureuse, — mais plutôt de se laisser déporter sans cesse dans ses fictions. Il s'agit pour chacun de se saisir dans son ambivalence, dans son éclatement propre. Alors la mise en scène de soi peut être assumée comme fiction généreuse, nul n'ayant la prétention de dire la vérité de l'autre, dans une ouverture à l'autre où nous pouvons admettre qu'il ne se comprend pas lui-même.

Dans l'établissement d'un texte définitif, dans l'élaboration d'un algorithme définitif, nous réduisons le monde extérieur à des faits et des objets. Sans voir qu'il n'y a d'objectivité sans le ciment de nos désirs et croyances. Que le monde n'est pas que représentation, mais aussi engagement et retournements, — quand ce sont les institutions mensongères qui font vivre la vérité, quand ce sont les compromis moroses qui soutiennent le sens du merveilleux.

Le monde comme théâtre du moi

On distingue quatre postures fondamentales : conventionnelle, transgressive, régressive, projective. Avec l'approche **conventionnelle**, il n'y a de vérité, de sens, - que dans le cadre de structures de contrainte et d'institutions coercitives. L'artiste se choisira façon de faire de l'art, excellerà a produire des effets à partir d'une syntaxe de la création. Il excellerà d'autant que ce ne sont que des effets et qu'il ne songe pas à contester cette syntaxe.

L'approche **transgressive** présuppose une vérité au-delà de la société inauthentique. Le créateur participe du système du contraintes qui permet l'œuvre, sans se laisser enfermer dans ce système. En sortir signifierait qu'on ne saurait plus reconnaître ce qu'il fait comme étant de l'art. Certes l'énoncé conforme ne suscite pas l'attention, tandis que l'énoncé non-conforme apparaît non-intelligible, in-signifiant ou non-artistique. Certes, la recherche de la vérité en-dehors s'est toujours substituée à la recherche fanatique du faux en-dedans : notre positivisme forcené qui réduit le monde à des faits, cache un négativisme où nous doutons de nous-même, nous récusons l'ambivalence et l'indétermination de notre espace mental.

Il y a aussi une approche **régressive**, quand il nous semble que le langage dénature la pensée, que la société aliène l'individu, que le code déforme le message. Un milieu (d'artistes, d'intellectuels) aurait pris en otage la notion et aussi l'existence même de l'art. Ce qu'on appelle art ne serait plus qu'un rituel vide, ce qu'on appelle valeur ne serait plus qu'une imposture. Contre cette inauthenticité flagrante, la seule authenticité résiduelle serait l'intime. Mais, encore une fois, ais-je besoin d'autrui pour affirmer ma vérité ? Il s'agit d'une régression où chacun peut dire son moi dans le langage des autres, il a besoin des autres pour s'affirmer à ses propres yeux et se confiner davantage en lui-même, dans un retrait consacré comme lieu de la vérité. Le régressif qui veut affirmer sa vérité (amour de soi) contre une société qu'il déclare inauthentique (haine des

autres), ne réalise pas à quel point il dépend de celle-ci pour le statut de sa vérité personnelle, à quel point il a besoin d'interpeller cette société pour s'affirmer.

La posture **projective** tente de comprendre les autres à partir de soi, au risque de partager leur condition. Notre intimité prend la valeur d'un symbole expressif qui montre en cachant et cache en montrant : il n'y a que moi, je suis mon monde (régression), le monde c'est moi. Dans un cas comme dans l'autre, nous assistons aux multiples mises en scène de la vérité de soi dans le monde et dans l'humain. Rien n'est vrai d'emblée, cela le devient selon la fable pirandellienne que nous saurons nous raconter sur soi-même et sur les autres. C'est quand le monde devient un théâtre du moi (que ce soit celui de Goethe, Pirandello ou de Beuys), alors ce théâtre ainsi matérialisé ouvre un rapport à soi qui nous interpelle tous. Les artistes et les auteurs auront inventé des façons de se vivre, leur description d'une expérience de l'intime (tourments, conflits, désirs) et sa projection dans un monde extra-humain aura pour effet de forger la réalité de l'humain.

Celui qui affirme « je suis mon monde » et projette cette expérience avec force, peut transformer le monde, en faire son **extension intime**. Avec quelle conviction chacun peut se dire : « mon siècle c'est mon destin », quand ce qu'il aura résolu en lui-même trouvera une portée plus grande pour l'histoire de la pensée, pour l'histoire de l'humanité ? C'est ainsi que l'artiste s'empare de ses matériaux-métaphores, des institutions et des codes, pour se découvrir une complicité avec l'improbable — et faire du réel notre intime. Nous n'avons de cesse de le tenter. Les dérapages politiques sont toujours à craindre, dans une société qui n'a pas engagée une réflexion sur elle-même comme fiction, qui ne reconnaît pas le rôle de l'imaginaire et de ses configurations dans le lien social, qui ne connaît pas la puissance de l'intime !